

La revue des mondes imaginaires

DIARRHÉE

N°74



En long, en large et en perpendiculaire :

Léo Henry

Olivier Caruso astique ses marionnettes
Daryl Gregory se perd à Dead Horse Point

12

LE DIARRHÉE
du Piano

Sommaire

► Interstyles

- Le Cas Julien Declercq-Costa 6
Léo HENRY
- Pantin 14
Olivier CARUSO
- Dead Horse Point 36
Daryl GREGORY
- Le Major dans la perpendiculaire 54
Léo HENRY

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 78
- Le coin des revues,
par Thomas Day 114
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
Stefan Wul en bulles
par Pierre Stolze 116
- Paroles de Libraire : de Chrybde en Scylla
par Hervé Le Roux et Erwann Perchoc 120

AU TRAVERS DU PRISME : LÉO HENRY

- Les Chemins de travers :
un entretien avec Léo Henry,
par Richard Combailot 124
- Autoportrait aveugle de Léo Henry, 2013, Tijuana
par Alain Damasio 158
- Ce qu'a écrit Jacques Mucchielli,
Par Léo Henry 165
- Bibliographie de Léo Henry,
par Alain Sprauel 166

SCIENTIFICTION

- Gavity : ça plane pour moi,
par Roland Lehoucq 172

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 180
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 182

Editorial

Inclassable.

Il était inclassable. On l'a vu encore il y a peu, lorsque **Le Dragon Griaule**, réédité par J'ai Lu, a attiré de nouveaux lecteurs, plus jeunes et plus innocents que ceux qui l'avaient découvert au Béliat', et que ce livre a plutôt dérangés. « *Je ne me suis pas attachée aux protagonistes qui sont, à mon sens, bien trop originaux ou hors normes* », disait ainsi une gentille blogueuse.

Lucius était ravi de cette réaction. Il avait besoin qu'on lui remonte le moral. Comme les lecteurs de *Bifrost* le savent déjà, il avait souffert d'un accident vasculaire cérébral en août dernier, et cela faisait déjà quelque temps que sa santé nous inspirait de l'inquiétude. On n'oubliera pas sa dernière visite en France, pour le festival Imaginales

2013 puis une séance de dédicace à Charybde, où il est apparu très diminué, se déplaçant difficilement mais toujours enthousiaste à l'idée de rencontrer ses lecteurs. Inclassable, oui. Dès son entrée en scène, avec le roman **Les Yeux électriques** et un feu d'artifice de nouvelles recueillies dans **Le Chasseur de jaguar**, **La Fin de la vie (pour ce que nous en savons)** et **Zone de feu Emeraude**, il renversait les barrières entre les genres, bousculait les idées reçues sur ce que devaient être la science-fiction, le fantastique et la *fantasy*. Et de toutes les façons possibles.

Comme l'écrivait Gérard Klein à propos de ses premiers romans : « *Shepard aborde ces thèmes [ceux de la science-fiction] comme s'ils appartenaient à une tradition du savoir sur le monde, scientifique en quelque sorte, mais sans relation avec la culture européenne et nord-américaine*⁽¹⁾. » Et aujourd'hui, avec le recul, on voit que c'est

cette démarche, élargie, magnifiée, qui a toujours guidé Lucius Shepard. Loin de se conformer à une vision du monde univoque, à des codes préétablis, il abordait chaque histoire suivant un angle neuf, original, décalé, qui lui permettait de donner un nouvel éclairage à ses thèmes de prédilection. Prenez **Le Dragon Griaule**, par exemple : qui d'autre que lui aurait imaginé commenter l'emprise du pouvoir reaganien sur l'Amérique latine sous la forme d'une série d'histoires tournant autour d'un dragon pétrifié ? Des histoires qui adoptent chacune un mode narratif différent : la fable douce-amère, l'essai scientifique romancé, le polar noir, le récit autobiographique — à chaque fois, le meilleur angle d'attaque pour travailler un thème, un personnage, une situation et leur donner le plus de relief possible.

Dans le même ordre d'idée, rappelons-nous ce qu'il faisait dire à l'un de ses personnages : « *Je me suis repassé la scène dans ma tête, tentant de formuler ce que j'avais vu non pas en termes rationnels, mais dans des termes sensés aux yeux d'un crétin d'Américain moyen nourri aux films d'horreur et de science-fiction*⁽²⁾. »

Et c'est ainsi qu'une intrigue lovecraftienne permet de parler de l'amour et du respect de l'autre — et de soi-même.

On espérait beaucoup de lui pour les années à venir. D'autres romans et d'autres nouvelles, bien sûr, mais aussi des lumières sur ses années d'apprentissage. S'il se montrait un conteur intarissable dans l'intimité, il hésitait souvent à se confier par écrit ou dans le cadre d'une interview. Mais le déclic s'était fait, semble-t-il, avec **Le Dragon Griaule**, pour lequel nous lui avons demandé de rédiger une postface. A cette occasion, on a découvert combien sa vie nourrissait son œuvre, et vice versa. La préface de son dernier recueil paru aux Etats-Unis, **Five Autobiographies and**

(1). Préface à la réédition de *La Vie en temps de guerre*, Livre de Poche, 1996.

(2). « *Des étoiles entrevues dans la pierre* », in *Sous des cieux étrangers*, Le Béliat', 2010.

Lucius Shepard (1943-2014)

a Fiction, où il racontait comment son père l'avait fait interner dans un asile d'aliénés à l'âge de quatorze ans, le montrait libéré de toute inhibition et prêt à de nouvelles confessions.

Ce qui a fait de lui ce qu'il était, il faudra désormais le recueillir auprès de ses amis, qui ont été nombreux à se déclarer bouleversés en ce jour de printemps. Lucius Shepard est décédé dans la nuit du 18 au 19 mars, sans doute des suites d'une infection qui avait nécessité une biopsie quelques heures plus tôt. Son ami Bob Kruger, qui l'avait souvent publié sur son site Electric Story, nous apprend que sa santé avait décliné ces trois dernières années : une défaillance rénale nécessitant une angioplastie, une pneumonie qui avait failli l'emporter et, finalement, l'AVC survenu en août dernier, dont il se rétablissait avec difficulté.

Je garderai de lui l'image d'un géant blessé, auquel je fis visiter, à la fin du mois de mai 2013, l'extraordinaire exposition *L'Ange du bizarre*, au musée d'Orsay. Son état de santé l'obligeait à circuler dans un fauteuil roulant et je me souviens encore de l'émerveillement qui l'habitait quand nous nous arrêtions devant une toile de William Blake, d'Edvard Munch ou de Gustave Moreau. Ce jour-là, dans une ambiance noire et feutrée, j'ai vu briller ses yeux et, lorsque nous sommes ressortis, il m'a confié :

« J'ai des idées pour plusieurs histoires. »

Nous ne les lirons pas, hélas, et je vous laisse sur une dernière image, celle qui conclut *Le Calice du Dragon*, son dernier ouvrage publié en France pour le moment — car il y en aura d'autres, nous préparions déjà le prochain —, et qui, compte tenu des circonstances, prend une résonance particulièrement poignante :

« Sur cette île de conteurs, il est considéré comme l'un des meilleurs et, ce soir-là, il me raconta comment ce tavernier s'était entiché d'une Espagnole venue du continent, relevant les défis les plus grotesques afin de conquérir son affection. Ensuite, nous sommes restés un moment sans rien dire, savourant le lourd murmure du ressac et les claquements des palmes sous un vent qui annonçait une tempête prochaine, tandis que le ciel par-delà Manabique devenait un feu d'artifice aux bouquets dorés. Puis Walker a entendu une femme sur le rivage l'appeler par son nom. Il s'est levé et s'est étiré pour s'assouplir l'échine, la tête rejetée en arrière.

"Regardez-moi cette gloire, Richard, a-t-il dit en désignant le ciel. Vous n'êtes pas un peu triste, des fois, à l'idée que jamais nous n'entendrons un conte qui soit digne du ciel et de toutes ses étoiles ?" »

Jean-Daniel Brèque

